Juliet CARPENTER, Christina HORVATH, dirs, *Regards croisés sur la banlieue*

Bruxelles, P. Lang, 2015, 272 pages

Alain van Cuyck

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11310>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11310

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 507-511

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain van Cuyck, « Juliet CARPENTER, Christina HORVATH, dirs, *Regards croisés sur la banlieue* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11310> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11310>

La contestation de cette lecture culturaliste représente l'idée force des six derniers chapitres qui constituent la deuxième partie de l'ouvrage. Il y est question des confrontations de l'auteur avec ses pairs et, plus largement, avec la *doxa* qui prévaut sur le monde musulman : la tendance à appréhender l'Autre à travers, d'une part, le prisme des minorités religieuses qui accompagne une islamophobie grandissante en Europe et qui va à l'encontre des principes républicains ; et, d'autre part, le prisme de la cause des femmes qui, d'après l'auteur, trahit « le refus de dénoncer – voire le penchant à cautionner – l'oppression dont souffre l'ensemble de leur société et dont elles souffrent aussi » (p. 217), mais aussi une tendance ethnocentrique à ne pas considérer la spécificité et la légitimité de luttes féministes en dehors d'un cadre laïque et donc à refuser toute portée émancipatrice de la référence religieuse comme symbole d'affirmation identitaire. Ces prises de position sur la participation politique des islamistes aux transitions démocratiques ont valu à l'auteur quelques déboires, d'intimidations de toutes sortes jusqu'à de fausses interviews pour le décrédibiliser. Elles vont par ailleurs à l'encontre des thèses de deux confrères, Gilles Kepel et Olivier Roy, plus médiatisés du fait d'un rythme de publications plus important, ce qui a conduit l'auteur à justifier ses divergences de vue. Si l'auteur délégitime les positions de ses concurrents, il ne cède pas pour autant au registre éristique : cette disqualification opère, d'une part, sur le fait que les auteurs susmentionnés s'appuient sur des corpus livresques (Gilles Kepel) ou sur des terrains éloignés du monde arabe (Olivier Roy) ; elle procède, d'autre part, d'une mise en contradiction de la lecture littéraliste et religieuse de Gilles Kepel ou « pathologisante » d'Olivier Roy du phénomène djihadiste – a-t-on eu cette même lecture pour ceux qui ont rejoint les Républicains espagnols, questionne, à juste titre, l'auteur. François Burgat critique la prééminence de l'expression de cette radicalité et de ses vecteurs au détriment de leurs causalités, et le refus de voir la prégnance de la domination nord/sud – au même titre que celle qui mobilise les luttes des descendants de juifs ou d'Arméniens – qui, faute de permettre « à tel ou tel autre d'exister "à part entière", qui que soit son prophète préféré, [peut le conduire à] rejoindre les rangs de ceux qui vont vouloir vivre "entièrement à part" » (p. 290).

Si cet essai entend faire prévaloir les raisons politiques qui président à la percée des islamistes sur la scène politique et à l'émergence de l'État islamique, il sert également à asseoir la légitimité de la vision du chercheur et témoigne de l'interpénétration des champs académique, médiatique et politique qui dominent l'espace social. Cette porosité se manifeste par l'usage de formules frappantes qui jouent en faveur d'une plus

grande visibilité de la vision de l'auteur. On note ainsi le recours aux énonciations aphoristiques : « Nous aurons les musulmans que nous nous donnerons » (pp. 277, 295) ; les « Pinochet arabes » (pp. 17, 83) ; le « deux poids deux mesures » (pp. 53, 128) ; et l'intertextualité qui caractérise les titres (« sous Israël, la Palestine » [p. 130] ; « une passion française : la cause des "autres" de l'Autre » [p. 209] ; « Peut-il être des nôtres, celui qui ne boit pas son verre comme nous autres ? » [p. 178]). Une visibilité qui trahit d'une part la forte concurrence sur le marché des biens symboliques, où la reconnaissance des chercheurs tient à la capacité de « préserver la réalité – ou seulement la fiction – d'une certaine originalité » (p. 254), et qui témoigne d'autre part de la nécessité de se positionner dans le champ médiatique où l'orthodoxie politique impose ses visions et divisions du monde (P. Bourdieu, *Propos sur le champ politique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2000). Sans toutefois perdre de vue la prééminence du débat dont les mises en contradiction des thèses adverses auxquelles se livre François Burgat en sont de réjouissantes illustrations.

Véronique Magaud
magaudv@yahoo.fr

Juliet CARPENTER, Christina HORVATH, dirs, *Regards croisés sur la banlieue*
Bruxelles, P. Lang, 2015, 272 pages

Comme le rappelle l'introduction de l'ouvrage, les banlieues « occupent une place particulière dans l'imaginaire français contemporain » (p. 9) et sont devenues l'objet de discours et de représentations souvent négatives, associées au phénomène de crise, de violence sociale et de montée du terrorisme. Né d'une collaboration de chercheurs internationaux associés à banlieue network et financé par l'AHRC (Arts and Humanities Research Council), l'ouvrage cherche à développer des perspectives durables, lutter contre les clichés simplificateurs, et favoriser l'échange de savoirs et d'expertises. Coordonné par Juliet Carpenter et Christina Horvath, il réunit 14 textes écrits par 16 auteurs. L'introduction (pp. 9-11) et la conclusion (pp. 261-265) ont été rédigées par les deux directrices éditoriales. L'accent est mis sur la diversité et la complémentarité des approches, tant du point de vue de l'hétérogénéité des regards disciplinaires que de la mise en évidence des stéréotypes, de la construction des discours politiques et médiatiques et de l'émergence d'une culture de banlieue. Trois grandes thématiques structurent les contributions : I Les banlieues – lieux de vie ; II Les banlieues – lieux discursifs ; III Les banlieues – lieux de création.

La première partie comprend quatre textes. Dans « La banlieue : des dynamiques complexes derrière un mot trop ordinaire, le cas de l'agglomération de Paris », Didier Desponds et Pierre Bergel (pp. 23-38) s'attaquent à la représentation trop normative du terme de banlieue alors que les banlieues sont multiples. Les auteurs mènent une analyse fine des principales données cartographiques et sociographiques des territoires et populations étudiées pour conclure contre les métonymies abusives et stéréotypées. La banlieue parisienne est diverse, spatialement et socialement. Les communes les plus défavorisées sont associées au concept général de banlieue, alors qu'elles ne représentent qu'une faible part des banlieues, image relayée par les médias, « appelant de manière systématique des connotations péjoratives ou dévalorisantes » (p. 35), alors qu'elles participent « par leur propre chemin à la dynamique métropolitaine » (p. 36). Dans « le droit à la cité, attachement au quartier stigmatisé dans deux cités du sud de la France », Paul Kirkness (pp. 39-55) s'intéresse aux discours des habitants des quartiers de Valdegour et Pissegrin, deux zones sensibles de la périphérie de Nîmes. Après avoir développé le concept de stigmatisation comme forme de représentation, l'auteur démontre à partir d'entretiens que beaucoup d'habitants sont paradoxalement attachés à leurs quartiers et voudraient être davantage impliqués dans les décisions concernant leurs environnements. Pour l'auteur, une politique systématique de démolition ne saurait être la seule alternative possible en matière de réhabilitation. Barbara Morovich (pp. 57-72), dans « Médias, rénovation urbaine et associations artistiques : faiseurs d'images dans les quartiers populaires en France », montre comment, à partir d'expériences réalisées sur le terrain par des groupes d'artistes (collectifs et associations), s'opère un travail de réinterprétation des identités symboliques en permettant aux habitants concernés de réinvestir leurs imaginaires sociaux. La création de nouveaux imaginaires passe ainsi par « une dynamique interne de fabrication d'images globalement positives qui concernent des tentatives de valorisation de soi » (p. 60), afin de « porter la parole d'acteurs qui sont d'habitude parlés par les autres » (p. 65). Dans « Défendre la mixité sociale », Beth S. Epstein (pp. 73-87) s'intéresse aux tensions qui touchent les banlieues en difficulté oscillant « entre d'une part des questions d'inégalités socio-économiques et d'autre part des questions de discrimination raciale ». La politique de la mixité sociale destinée à corriger les inégalités socio-économiques « était une idée centrale du développement des zones périurbaines d'après-guerre, où la construction de logements publics était

envisagée pour faire fonctionner l'ascenseur social au profit des revenus bas et modérés » (p. 74). Toutefois, ce modèle de mixité sociale a fini par devenir un modèle de discrimination, d'exclusion et de déchéance.

La seconde partie centrée sur les discours, s'ouvre sur le texte d'Isabelle Garcin Marrou (pp. 91-106) « De l'exclusion à la guerre, les émeutes de 2005 et 2010 dans la presse française ». L'auteure distingue deux grands axes explicatifs, « le *lawenness behavior* qui construit les violences comme comportements délinquants, et celui dit des *economics and social conditions* qui ancre les violences dans les difficultés des habitants des quartiers défavorisés » (p. 92). L'analyse se centre sur les événements violents de l'automne 2005 et de l'été 2010 à partir des articles de *La Croix*, du *Figaro*, du *Monde*, de *Libération*, du *Parisien* et de *L'Humanité* : « Les violences se répètent et les discours ne semblent ne pas évoluer » (p. 93). Ils oscillent entre délinquance ou exclusion selon la position des journaux. Violences et discours se cristallisent sur le rapport policiers/jeunes et c'est sur ce fond d'explosion que se construisent des représentations « guerrières » amplifiant de manière médiatique les événements. En opposant Hobbes – la sécurité comme raison d'état – à Spinoza conciliant contrainte mais aussi participation, l'auteure pose la question de savoir si les discours de « gestion de guerre intérieure » ne devraient pas *in fine* être socialement et politiquement réinterrogés » (p. 105). Béatrice Turpin (pp. 123-140), dans « Regards croisés sur la banlieue et ses grands ensemble, analyse discursive de quatre quotidiens français : *Le Figaro*, *Le Monde*, *Libération* et *Le Parisien* » vient compléter cette analyse des discours médiatiques en se focalisant sur deux cités parmi les plus médiatisées : la cité des Bosquets à Montfermeil et la cité des 4000 à la Courneuve. Le corpus comprend 694 articles de 2000 à 2010, avec deux pics très nets en 2002 et en 2005. L'analyse des corrélations sémantiques (figure 3, p. 130) démontre la corrélation très nette du couplage jeunes-policiers et des termes violence-banlieue. Les banlieues sont souvent associées à « une axiologie négative associée aux violences, à la dégradation, à l'abandon, aux convulsions, aux cancers etc. » (p. 132). L'auteure distingue très nettement la façon dont les journaux traitent l'information mettant l'accent soit sur les « faits de violence et sur l'action de la police pour rétablir l'ordre » (p. 135) soit sur la place accordée aux habitants. L'article se conclut par un constat politique : « Ce ne sont en effet ni la banlieue, ni les jeunes qui posent problème en eux-mêmes, mais la ségrégation en matière d'éducation, dans l'accès à l'emploi et au logement, ségrégation qui n'appelle pas une réponse sécuritaire, mais

une réponse sociale et véritablement politique » (p. 139). Le texte de Mehdi Derfoufi (pp. 107-121), « La construction politico-médiatique d'un mythe, Zidane, au prisme des garçons de banlieues », analyse comment s'est construit le mythe Zinedine Zidane notamment avec la victoire de l'équipe de France lors de la coupe du monde de 1998. « La qualité d'une communauté imaginée en mesure de faire tenir ensemble universalisme et particularités » expression d'une fierté nationale retrouvée et « dont les couleurs bleu blanc rouges sont associées au multiculturalisme black-blanc-beur » (p. 108), symbolise et incarne les valeurs de la France. Zinedine Zidane est central dans ce processus d'identification au mythe, « entre une réalité sociale (celles des garçons des banlieues) et un imaginaire médiatique (celui du pouvoir et de la réussite matérielle) » (p. 111). Le personnage de Zidane devient emblématique et s'accompagne, selon l'auteur, d'un processus de « blanchisation », effet qui va être analysé dans les mises en scènes de plusieurs publicités : « Ainsi grâce à Zidane, Volvic ajoute aux forces telluriques l'étincelle divine, ce "plus" qui transcende. Le dernier plan montre un groupe de joueurs filmés de dos qui s'avancent à travers un couloir étroit vers une ouverture saturée de lumière (lumière de la gloire, du Paradis, de l'autre monde... » (p. 114). Cette mythologie scelle le passage symbolique du monde profane (les banlieues et la discrimination ethnique – algérien et kabyle) au monde sacré de l'universel, de la nation, de la victoire, de la consécration et du héros. La figure de Zidane est celle d'un passeur, sinon d'un sauveur : « La part de Zidane qui a accédé à l'immatérialité, à une quasi-divinisation, est celle qui s'est détachée de ce qui le caractérise pourtant : ses origines populaires et sa "maghrébinité" » (p. 119).

Marie-Madeleine Bertucci (pp. 141-161) se consacre pour sa part au « Wesh ou langue des banlieues, élément d'un mythe urbain dans l'imaginaire linguistique contemporain ? ». Elle explore le wesh comme ancrage linguistique de l'imaginaire et forme de mythe urbain. Le wesh est opposé habilement au français et dévoile des lignes de rupture entre, d'une part, une culture issue des banlieues et du parler populaire et, d'autre part, l'élitisme universel légitime de la langue nationale, marquant une très nette démarcation en termes d'identité et d'altérité. Reprenant la métaphore de Friedrich Nietzsche l'auteure oppose la dimension apollinienne du français à la dimension dionysiaque (ou carnavalesque) du wesh : « Le wesh participe à titre de figure inversée à la construction du mythe du français. Le français incarne l'identité nationale et se définit par opposition au multiculturalisme et la République est monolingu[e] [...] Le wesh, parlé métissé, hybride, multilingue, plurilingue,

[...] est hors du champ du légitime, et donc stigmatisé ou folklorisé » (p. 147). Sans prendre parti pour ou contre le wesh ou le français puisqu'opposition et différenciation il y a, l'auteure privilégie la réalité des transformations culturelles : la focalisation sur ce débat et cette opposition « masque les vrais enjeux, à savoir les transformations sociales, l'émergence de formes culturelles nouvelles dont la langue serait une des manifestations privilégiées » (p. 157). Wajih Guerra (pp. 163-179), dans « Bon jeune ou mauvais youth, une sous-catégorisation pour échapper à la stigmatisation », investit l'univers symbolique des nuances linguistiques dans le discours des jeunes de banlieues. Ces derniers « ne se reconnaissent pas dans la formulation ambiguë du terme jeune telle que façonnée par l'usage qu'en font les médias et les politiciens français » (p. 164). Le rejet de cette simplification « se manifeste par la distinction qu'ils opèrent entre deux nouvelles catégories : les jeunes (sérieux qui font des études) opposés aux youth (c'est plutôt les jeunes voyous). Le terme youth portant ainsi la charge négative « reprise dans le rap dont les textes foisonnent d'occurrences tels que ghetto youth, black ghetto youth... [...] Ces deux termes s'opposent également à celui de "blédard" utilisé pour désigner un maghrébin primo arrivant ou résidant encore dans son pays » (p. 165). Tous ces termes marquent ainsi des positions conflictuelles avec les différentes facettes de leur personnalité : « Ils entretiennent avec la langue d'origine de leurs parents un rapport fait à la fois de fierté et de répulsion, d'où leur rapport conflictuel avec les "blédards" qui les renverraient aux origines de leurs parents. Ils ont le sentiment de n'appartenir ni au Maroc puisqu'ils n'y sont pas nés, n'y ont pas vécu ni été élevés, ni à la France car ils sont continuellement traités sur le mode de l'exclusion » (p. 168). « Ces "jeunes" façonnent une identité duale qui leur est propre : ni complètement Français, ni complètement Maghrébins ou les deux à la fois » (p. 177).

La troisième partie – « Les banlieues – lieux de création » – s'ouvre sur la contribution de Christina Horvath (pp. 183-198). « L'authenticité des voix de la banlieue – entre témoignage et fiction » analyse la littérature dite de banlieue. Elle distingue « trois âges de la littérature de la banlieue : l'âge de la galère, 1975-1990 ; l'âge des trafics et des violences urbaines, 1990-2000 ; et à partir de 2001 l'âge de la « guettoïsation » : « L'époque de la galère est celle de l'émergence de la littérature beur, marquée par la publication de romans situés en et portant sur la banlieue » (p. 186). L'époque de la violence qui débute « par les émeutes de Vaulx-en-velin dans les années 1990 » coïncide avec « la dissolution de la littérature beur [...] qui se voit progressivement remplacée par

une culture de banlieue », passant « d'une identité maghrébine de la deuxième génération à une identité multiethnique » (p. 187). Enfin, les « années 2000, la ghettoïsation, correspond à des éléments d'une culture "jeune", structurée autour de l'influence du rap mais aussi du langage des cités et semble s'opposer à celle des parents d'origine maghrébine. Petit à petit se dessine une prise de parole revendiquée dans un registre d'affirmation identitaire et culturelle : "être les voix authentiques de la banlieue" » (p. 190). Isabelle Galichon (pp. 199-213), dans « Restaurer la voix des banlieues, fonctions politique et éthique du récit de soi » poursuit la réflexion sur la dimension autopoïétique et politique de l'écriture. Elle souligne « combien le problème de l'intégration sociale des quartiers populaires est liée à une "dépolitisation" des banlieues et à un déficit de leur représentation dans le champ politique. L'expression et la confiance en sa voix constituent l'essence même du processus démocratique : « La dissolution de la voix dans l'espace démocratique, par déni de reconnaissance, devient synonyme d'une invisibilité de l'individu et d'un effacement progressif du sujet par un phénomène de perte de soi » (p. 199). Afin de restaurer ces voix, l'auteure explore la notion de récit de soi comme technique d'expression, manifestant la prise de parole du sujet écrivant et à les rattacher à des « pratiques de subjectivation » (p. 201). Elle emploie le terme de sociopoïétique. « En somme le récit de soi dans le cadre de l'expérience des banlieues, permet de restaurer la voix, à la fois comme processus de subjectivisation politique, et comme dispositif éthopoïétique » (p. 211). Bettina Ghio s'interroge sur « le ghetto : territoire rhétorique du rap français ? ». Le rap est surinvesti « depuis sa consécration dans les années 1990 au sein des musiques françaises » (pp. 215-228). Il serait pour certains « une chronique des quartiers sensibles » (p. 216) alors que, pour d'autres, il serait une réponse des banlieues, opérant des choix esthétiques et sémantiques. Le terme ghetto emprunté aux noirs nord-américains a eu un impact particulier « chez des jeunes français qui se reconnaissent dans l'évocation d'une souffrance commune, à savoir la conscience de représenter une minorité et d'être exclu » (p. 218). « L'emploi de ce terme n'est pas une reproduction littérale du réel, mais mobilise au contraire le symbolique » (p. 225) et fait de ce terme « un usage métaphorique », typique d'un langage poétique. « En attribuant au ghetto une force symbolique, le rap rend puissant ce mot et le transpose dans un système poétique. Il lui donne une vie nouvelle et unique à l'intérieur du rap à tel point que nous pouvons oser dire qu'il ne représente pas la banlieue mais qu'il la fait » (p. 226). Pour leur part,

Valérie Bonnet et Patrick Mpondo-Dicka s'intéressent au « film de banlieue comme méta-genre » (pp. 229-245). Les auteurs reprennent à peu près les trois périodes que l'on retrouve dans les autres textes : 1950-1981 : montée des interrogations, 1981-1989 : stratégies de dramatisation, 1989-1994 : polarisation entre une analyse, un regard péjoratif et alarmiste, et un projet d'explicitation de la banlieue à travers des parcours rassurants. 19 films de 1984 à 2009 sont analysés avec la montée en puissance de l'appellation film de banlieue. De 1994 à 1997. Les films sont « faits avec très peu d'argent, sur un mode communautaire ou associatif, totalement hors des circuits traditionnel [...] qui prendrait leurs racines dans le film réaliste » (p. 233). « concomitant d'une scène rap qui participe pleinement à l'ambiance sonore des films », (p. 235). La montée progressive de la culture hip hop se développe « grâce à l'apparition d'un nouveau support, le vidéoclip » (p. 233). Quelques films sont axés sur le récit des scènes d'émeute, sous l'influence du « *hood movie* » venant des États-Unis, mais aussi des nuits d'émeutes ayant secoués les quartiers. Suit une période de naissance du genre (nommée réplique genrée, 1998-2001) qui fait « disparaître la scène d'émeutes, pour se tourner vers des personnages féminins et des problématiques plus personnelles ». Dans un troisième temps, à partir de 2003, (qualifiée par les auteurs de dérive genrée) la centration sur des personnages féminins conduit ce corpus à évoluer vers la comédie sociale de mœurs » (p. 244). *In fine* « le concept de métagenre et la construction de ses sous-genres tient davantage de la rationalité cinématographique et médiatique que de la rationalité historique des événements dont pourtant elle s'inspire » (p. 244). Quant à Aline Caillet, dans « Risquer l'ordinaire contre l'exceptionnalité, appropriations ; usages et émancipations dans quelques pratiques filmiques en art visuels » (pp. 247-259), elle clôt le corpus de ces 14 textes. « On serait ainsi passé, au tournant des années 2000, du jeune sauvageon sans espoir d'un avenir et animé par « la haine », au jeune, malicieux généreux et sympa – qui devient par la même fréquentable – pour lequel un horizon se profile » (p. 250). L'auteure pose la question des rapports entre culture dominante et culture périphérique, ainsi que la question de l'affranchissement culturel pour des jeunes qui ne peuvent avoir d'avenir « qu'en échappant à son destin par le franchissement de la clôture. L'accomplissement de soi passe nécessairement par l'acquisition de la culture dominante. Cette tyrannie de la réussite – à travers une quête du remarquable « omniprésente dans la culture rap ou dans le *stand-up comedy* – concourt *in fine* à l'exaltation de l'individualisme libéral et la célébration des valeurs,

fondamentalement inégalitaires et élitistes, de l'exception et de l'héroïsme [...]. Ainsi, si changement de ton et de perspective il y a, les présupposés idéologiques et esthétiques eux demeurent » (p. 251).

Le focus porté par ce livre sur l'univers des banlieues nous renvoie inexorablement à un imaginaire social en train de s'actualiser, fondé sur des logiques sémiotiques multiples, signifiantes et forcément différenciantes. On y touche profondément le social et ses représentations, les imaginaires, les territoires, les identités, les univers linguistiques et symboliques, les dimensions culturelles et artistiques, les représentations médiatiques, tout en sentant une focalisation cristallisée autour de la question des « jeunes » face à leur devenir. Dans la perspective des *cultural studies*, la dimension sociale et culturelle est particulièrement approfondie en révélant une culture de la banlieue, tant du point de vue de la littérature, du rap, du cinéma, du wesh que des projets d'expressions artistiques comme possibles éthopoièses politiques et culturelles. La thématique de la banlieue et de sa culture propre, analysée comme opposition, clivage et différence avec le français, est présente et mise en évidence dans plusieurs textes. On sent très bien les tensions culturelles entre « ordre » républicain et « ghetto », renforçant des dialectiques-oppositions « français/étrangers – mondialisation/nation – intégration/ségrégation », cristallisées autour de la question des banlieues. La dimension humaine et existentielle des habitants est particulièrement prise en compte dans la majorité des textes et, de ce point de vue, l'ouvrage peut constituer une excellente introduction à ce que nous appellerions une anthropologie des banlieues. La vision multidisciplinaire des chercheurs et leurs regards croisés enrichissent considérablement les points de vue et analyses en confrontant analyses sociales, linguistiques, médiatiques, ethnométhodologiques, culturelles, artistiques, communicationnelles, géographiques.

Peut-être une perspective plus historienne des banlieues aurait-elle été bienvenue, car l'histoire des banlieues semble commencer dans la plupart des textes après-guerre, avec la généralisation des HLM, mais préexistait bien avant. Un regard sur l'histoire longue et l'histoire courte – façon Fernand Braudel – aurait été intéressante pour comprendre une « archéologie » de la banlieue et la construction du terme au fil des temps. Dans le même sens, bien que le programme de recherche indique une dimension internationale, la grande majorité des textes s'attache à la dimension française des banlieues. Une comparaison avec d'autres pays européens aurait pu permettre une meilleure compréhension à titre comparatif de l'espace français,

même si plusieurs textes notent l'influence culturelle nord-américaine. Une autre dimension intéressante à développer aurait été celle d'une analyse plus profonde des politiques de la ville, même si cette question apparaît en filigrane dans le premier chapitre.

Toutefois, malgré ces quelques réserves dans une perspective de critique positive, la pluralité et la profondeur des points de vue montre que les banlieues constituent des espaces sociaux spécifiques, liés à des processus d'urbanisation rapides, au cœur de mutations et de processus irréversibles, et se retrouve régulièrement au cœur de l'actualité politique et sociale. Il était donc important d'avoir une large vue – dans une perspective d'une véritable anthropologie culturelle de la – (ou des) – banlieue(s). Enfin l'ensemble révèle en trame de fond tout ce qui constitue notre imaginaire social, médiatique et politique, ce qu'Émile Durkheim appelait l'idéation collective, portant en soi son propre imaginaire et sa propre autopoïèse. D'où l'intérêt de la lecture plurielle de ce livre, tant du point de vue de la recherche, que de l'actualité mais aussi du regard citoyen.

Alain van Cuyck

Élico, université Jean Moulin Lyon 3, F-69000
alain.van-cuyck@univ-lyon3.fr

Samuel DEPRAZ, Ute CORNEC, Ulrike GRABSKI-KIERON, dirs, *Acceptation sociale et développement des territoires* Lyon, ENS Éd., coll. Sociétés, Espaces, Temps, 2016, 266 pages

Acceptation sociale et développement des territoires reprend certaines contributions du deuxième séminaire doctoral franco-allemand de géographie qui a eu à Lyon en 2012. Il reflète la variété du spectre thématique, méthodologique et conceptuel existant sur le champ de la recherche relatif au développement territorial et à son acceptation sociale. L'ouvrage vise également à démontrer l'importance des dimensions subjectives dans le processus d'acceptation des innovations territoriales et des projets d'aménagement.

L'expression « acceptabilité sociale » prend en considération les processus de gestion et de développement des territoires. Elle regroupe les conditions de réception d'une innovation territoriale qui vise à l'aménagement et au développement du territoire. L'étude de l'acceptabilité sociale d'un projet tend à prévenir les conflits et les tensions entre les différents acteurs du terrain. La quête d'une acceptation sociale ne consiste pas à éradiquer les conflits, mais plutôt à trouver des consensus et à préserver